

LE RETOUR DE L'AGE D'OR, OU LE REGNE DE LOUIS XVI, POEME,

Présenté a la REINE;

Par M. Gallois.

Assez & trop long-tems de la terre exilée, (*)
Dans le séjour des Dieux la Justice rentrée,

(*) Age de Fer.

Abandonnant ce monde, ennemi de ses Loix,
Le laissa tristemenr se conduire à son choix.
La Fraude, le Mensonge & l'adroit Artifice,
Entraînoient l'innocent au fond du précipice;
Et méprisant la voix des plus cuisans remords,
Sous cent lambris dorés assuroient leurs efforts.
Ici s'accumuloient, dans leurs coffres avides,
L'or arraché des mains des Citoyens timides:
Là, pour combler leurs vœux nous accablans de maux,
Les larmes ou le sang inondoient à grands flots,
Des malheureux Mortels, les demeures tremblantes,
Et tout tomboit sans choix sous leurs mains foudroyantes,
Ou l'affreux Fanatisme, heureux en ses complots,
Souvent en Scélérats, transformoient les Dévots.
Dans ce Siècle de Fer le plus saint privilège
Redoubloit encor plus leur fureur sacrilège.
Le Crime règnoit seul, seul étoit triomphant,
La Vertu n'osoit plus se montrer qu'en tremblant.
Mais, ô Dieux! trop long-tems vous avez vu leur rage,
Ajouter, contre nous, outrage sur outrage:
Vous vous étiez laissé toucher par nos soupirs,
Vous sembliez enfin vous rendre à nos desirs;
Aux mains d'un Roi chéri (*) mettant votre tonnerre,
De ces Monstres bientôt vous délivrez la terre:
Si-tôt on vit changer dans ces états heureux, (**)
En d'utiles desseins, ces projets ténébreux:
Bientôt brisant nos fers, rappellant la Justice,
S'élevoit la Vertu sur les débris du Vice.
Son Peuple soulagé, respiroit sous ses Loix,
Et goûtoit le bonheur qu'il desira cent fois;

(*) Louis XV.

(**) Age d'Argent.

Prince aimé, tes beaux jours filés par la Clémence,
Au ſein de tes Sujets ramenant l'abondance.....
De nous voir ſous ſa Loi nous béniſſions les Dieux;
Et leurs Autels fumoient pour ſes jours précieux :
Toujours notre bonheur occupa ſon envie.
O mort! devois-tu donc, d'une auſſi belle vie,
Trancher le fil heureux, & dans le monument
Si-tôt précipiter ce Prince bienfaiſant!
Quoi! ſon cœur généreux n'a plus, de ſa tendreſſe,
Pour prix qu'un vain cercueil entouré de triſteſſe!
Que ces jours plus nombreux que ceux du vieux Neſtor,
N'ont-ils les Dieux, afin de couronner ſon ſort,
Pour prix de ſes vertus, aux Voûtes éternelles,
Lui préparoient déja des palmes immortelles;
Il en jouit enfin; mais ſa gloire en ce jour,
François, n'en doutez pas, le cède à ſon amour,
Victorieux des ans au ſein de l'Empirée,
De ſon Royaume il voit la ſplendeur, la durée,
Il voit avec tranſport, héritier de ſon nom,
Sur ſon trône adoré ſon plus cher rejetton : (*)
C'eſt lui, François, c'eſt lui, c'eſt ſans doute ſon âme
Qui, dans ce jeune Roi, ſe ranime & s'enflâme,
Ce ſont ſes traits, ſon cœur, ſes vertus, ſes deſſeins,
Epargnez-lui, grands Dieux! ces funeſtes chagrins,
Loin de ces jours chéris chaſſez toujours l'orage,
Protégez-les, grands Dieux, ce Prince eſt votre image;
Il ne veut, comme vous, ſenſible à nos malheurs,
Qu'adoucir notre ſort, & que ſécher nos pleurs,

(*) Louis XVI.

Et d'un Peuple fidèle excitant la tendresse,
Causer par ses bienfaits la publique allégresse.

Déja l'olive en main & le front radieux, (*)
Astrée à nos desirs revient en ces beaux lieux;
Le vrai bonheur la suit, & par la confiance,
Conduite sur leurs pas arrive l'abondance;
Couronné de moissons & chargé de raisins,
S'avance le travail, dans ses fertiles mains
La bêche, le rateau, pour aider la nature,
Indiquent aux mortels l'heureuse agriculture:
Triptolême le suit, & de mille façons,
S'empresse d'exprimer ses utiles leçons;
Déja d'heureux épis des forêts ondoyantes
Ont couvert par nos soins les campagnes riantes;
Déja Bacchus se plaît à parer nos côteaux
Des grappes que lui-même attache à mille ormeaux;
Les fleurs naissent par-tout, & la bonne Cibèle
N'a, depuis l'âge d'or, vu la terre aussi belle,
Que, dis-je, avec plaisir elle voit que LOUIS,
Le fait déja renaître à l'ombre de ses lys,
Voyez sur ces gazons folâtrer ces Bergeres,
Leurs plaisirs sont tracés par des danses légères:
Sous leurs rustiques toîts le tranquille repos
Leur fait déja goûter l'oubli de tous leurs maux;
Chacun vole à ses champs au lever de l'aurore,
Au couchant, le soleil les y retrouve encore;
Dans nos fertiles prés les timides brebis
Ne craignent plus du loup les pièges ennemis,
D'un règne vertueux tout ressent l'influence.
Regardez loin de nous fuir la molle indolence;

(*) Age d'Or.

Les regards de LOUIS ont percé ce ſéjour,
Où de la volupté ſe tint l'horrible Cour;
Ses Partiſans honteux lui prodiguoient leur vie,
Ils l'abandonnent tous comme leur ennemie;
L'Amour, le tendre Amour, conduit par les vertus,
Se rejoint à l'Hymen pour ne le quitter plus.
De LOUIS, tous les deux ils vont orner le Trône,
Leurs fleurs vont ſe mêler aux lys de ſa couronne;
Tout s'embellit enfin ſous ſes heureux regards,
Les douceurs de la paix germent de toutes parts;
Mille jeux innocens, dans nos bruyantes villes,
Vont bientôt récréer nos ames plus tranquilles :
Tout change, & ſans coûter de rigoureux effort,
Chacun vers la vertu s'empreſſe à prendre eſſor.
Vous, Enfans reſpectés d'une heureuſe induſtrie,
Arts, ſacrés ornemens de ma chère Patrie!
Vous, qui du Citoyen aſſurez le bonheur,
Qui faites du Héros le plaiſir & l'honneur;
Vous allez remonter dans cet illuſtre Empire,
A ce rang glorieux où votre ardeur aſpire.

Le compas à la main, des Vitruves ſavans
Elèvent dans les airs de pompeux monumens.
Là, je vois occupé dans l'Art profond d'Euclide;
Cet autre ſur la Mer chercher un plus sûr guide :
Ici, nous dévoilant la docte antiquité,
Pour fruit de ſes travaux ce Sage eſt reſpecté :
Celui-là, de nos corps découvrant la ſtructure,
S'applique à nous tracer une route plus sûre
Dans cet Art ténébreux, dont on dit qu'autrefois
Eſculape apporta les ſalutaires Loix.
Pour vous, qui des Héros, des ſavans perſonnages,
Remettez ſous nos yeux les vivantes images;

Reprenez à l'envi, reprenez le pinceau,
Que la toile s'anime & que ſous le ciſeau;
Fier de repréſenter, d'égaler la Nature,
Le marbre dans vos mains en prenne la figure:
Que des torrens de feux faſſent couler l'airain;
Sous cent contours heureux que l'illuſtre burin,
Du tems qui détruit tout, réparant les injures,
Tranſmette à nos neveux les plus rares peintures;
Et vous, du Dieu des Vers, célèbres Nourriſſons,
Préparez, entonnez d'héroïques chanſons.
Aux rives de la Seine, un nouveau Marc-Aurèle,
Des Loix les plus parfaites, vient être le modèle;
Il vient comme autrefois le ſage & doux Titus,
Rappeller à ſa Cour le règne des Vertus.
Connu par ſes bienfaits, mieux que par ſa puiſſance,
Pour guide il a choiſi la prudente Clémence.
Le joug qu'il nous préſente eſt un tiſſu de fleurs,
Et pour mieux l'affermir, ſon Trône eſt dans nos cœurs.
Chantez, chantez ce Prince, & que votre génie,
Seconde les efforts des fils de l'harmonie:
Que ſon nom célébré ſur les plus tendres airs,
Soit le ſujet heureux des plus brillans concerts.

O vous, qui partagez l'éclat qui l'environne,
Vous, que le tendre Hymen aſſocie à ſon Trône,
PRINCESSE, honneur des Lys & du ſang des Céſars,
Recevez le tribut que vous doivent les Arts;
D'eux & de vos ſujets vous daignez être Mere:
A la France, en effet, vous êtes néceſſaire;
Par vous on va goûter les plus ſages des Loix,
Le bonheur de ſe voir ſous le meilleur des Rois.
Du Trône à nos deſirs abbaiſſant les barrières,
Vous laiſſez à vos pieds parvenir nos prières;

En vous le malheureux trouve un puiſſant appui;
C'eſt peu de l'écouter, vous deſcendez à lui.
Sans ceſſe autour de vous l'humanité ſouffrante,
Entend ſur ſes malheurs votre voix conſolante,
Lui promettre ſecours, exaucer ſes deſirs,
Partager, adoucir, ou calmer ſes ſoupirs.
Reine digne en effet d'un plus beau diadême,
Ah! que vous méritez, & que LOUIS vous aime!
Et que de vos ſujets les cœurs vous ſoient ſoumis,
Vous ne verrez en eux que les plus tendres fils.

MONARQUE bienfaiſant, ſeul appui de la France,
Des Mortels vertueux l'amour & l'eſpérance:
Pardonnez ſi ma voix, célébrant vos vertus,
Vous offre de nos cœurs les ſinceres tributs;
Le mien eſt pénétré de l'amour le plus tendre:
Sans un tranſport ſi doux, eh! qui poura l'entendre?
Qu'à peine encor aſſis ſur le Trône François,
Vous daignez ſoulager vos fidèles ſujets;
Senſible à leurs beſoins, ſenſible à leur miſère,
Roi puiſſant, vous voulez l'être moins que leur père.

O mon Prince! ô mon Roi, que jamais le deſtin
De tes jours adorés ne nous montre la fin.
Grands Dieux! veillez toujours ſur ſa tête chérie,
Aux dépens de la nôtre ajoûtez à ſa vie.

OFFRANDE A LA REINE.

Vous eſſuyez nos pleurs, adorable Princeſſe,
Et du ſceptre brillant embelli par vos mains,
Vous chaſſez loin de nous la cruelle triſteſſe,
Et de nous rendre heureux vous forcez les deſtins:

J'ose de vos enfans, vous offrir les hommages,
Sous votre auguste Epoux, ils vont voir l'Age d'Or,
Et vos tendres vertus sont les heureux présages
Que l'Univers entier enviera notre sort.

Lû & approuvé, ce 22 Juin 1774.

MARIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer ce 23 Juin 1774.

DE SARTINE.

A PARIS, chez VALADE, Libraire, rue S. Jacques.